

de copiste servile ou d'effronté plagiaire. Le public en outre n'est plus dupe de ces expédients sans malice qui ont pu autrefois réussir à quelques prétendus littérateurs stériles.

* *

Farges est un petit village, assez coquet, dont les maisonnettes aux murs blanchis et aux toits en tuiles rouges font tache au pied du Jura. La montagne est là, en face de nous, courant du nord au sud, drapée dans un vêtement de verdure sombre, trouée ici et là de larges déchirures irrégulières dévoilant l'aspect d'un sol rocheux, feuilleté, connu dans l'histoire naturelle sous le nom de terrain jurassique.

Nous sommes tout à fait à l'entrée du vaste triangle qui s'ouvre sur la vallée du Rhône et les plaines de la Suisse, triangle dont les côtés sont formés par une chaîne des Alpes au sud et au nord par le Reculet que je viens de décrire. Au sommet de ce triangle constitué par les limites extrêmes de deux cimes rapprochées se trouve l'emplacement d'une ancienne place forte, couronnée d'un bastion et de meurtrières creusées dans le roc. C'est le Fort de l'Écluse qui suffit à lui seul, par sa position exceptionnelle à l'entrée de cette gorge, à garder en sentinelle vigilante cette porte ouverte sur la France. Le Rhône plus violent mugit tout au fond de cette vaste échancrure et coïncidence étrange, le pont militaire qui relie les deux rives a été construit, il y a plusieurs années, par M. Carnot, président actuel de la République Française. Voilà comment j'ai appris que M. Carnot avait été ingénieur autrefois, détail que j'ignorais absolument dans la carrière de l'éminent homme d'État.

Du haut du Reculet où nous allons souvent faire des excursions en guise d'exercice plein d'agrément et d'utilité, au cours desquelles nous mêlons flânerie, contemplation, botanique et géologie, nous avons devant nos yeux une toile monstre et superbe, vivante de coloris et de lumière, pleine d'effets imprévus et variés, où toutes les nuances se touchent, se mêlent, forment contraste ou se marient, depuis la blancheur de lys des neiges éternelles jusqu'aux teintes sombres de jais baignant les lointains privés de soleil.

Le lac de Genève semble à nos pieds, miritant sous le ciel tout bleu, entre des massifs obtus, comme une immense corne d'argent azuré. La ville de Genève, patrie et refuge de tant de persécutés, que j'eus le plaisir de visiter assez longuement l'autre jour, aligne ses rues étroites et antiques le long du Rhône et sur les rives du lac.

La plaine, au bas, toute verdoyante et fraîche, couverte d'un moelleux tapis de gazon épais et trahissant sa fertilité, apparaît creusée bruyamment en vallon plat et terminée l'autre de côté par un énorme soulèvement.

Le Rhône, au cours sinueux, semble une épée tordue enroulée dans l'émeraude des prés.

De nombreux hameaux et villages émaillent le panorama de clochers étincelants.

Et tout au fond de la toile, derrière le premier chaînon des Alpes qui clôt notre vallée, nageant dans une buée d'azur, heurtant quasi les confins du ciel, se dresse dans toute sa splendeur de vierge la cime sans macules du colossal Mont Blanc.

À droite, les montagnes de la Haute-Savoie courent à l'horizon, brisées, irrégulières, simulant le tracé d'une scie édentée.

À gauche, d'autres pics neigeux de la Suisse et de la Savoie s'entassent dans un péle-mêle harmonieux, des profils de titans de pierre s'effacent dans l'ombre de la distance et d'énormes courbures indécises se confondent avec le vague des contours de nuages gris traînant à l'horizon.

* *

Quand nous nous sommes bien grisés de cet ensemble de beautés accumulées sous nos yeux, nous descendons par les ravins et les sentiers difficiles vers Farges que traverse la grande route blanche, poudreuse et monotone à force d'être symétrique et droite.

Nous saluons en passant l'humble chapelle du village, avec son dôme antique, ses murs lézardés

et décrépits, son bout de parterre en fleurs et l'enclos morne à sa droite, où se coudoient dans une gêne visible d'espace les croix de bois mutilées et les pierres tumulaires qui s'effritent. Le temps, ce profanateur, efface simultanément les noms sur les tombes et dans les cœurs le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Nous traversons la rue principale que des noyers et des poiriers chargés de fruits couvrent de leurs rameaux ombreux. Nous jetons un coup d'œil sur la mairie silencieuse, bâtie en un style insipide et froid. C'est en même temps l'École communale, mais les bancs sont encore muets et déserts, la fin des vacances n'étant pas encore venue pour la troupe des écoliers tapageurs.

Les paysans que nous croisons en route n'ont pas la figure ouverte de nos cultivateurs canadiens. Ils ont l'air méchant et semblent manquer de franchise. Cette mauvaise impression est encore accrue par l'absence absolue de ce jovial et frais bonjour qu'en nos villages on jette en passant à l'étranger, du chapeau ou de la main.

Je communique ces quelques réflexions à mon compagnon de voyage, qui les trouve très justes, mais qui me prie de ne pas juger les paysans français d'après l'échantillon que nous avons sous les yeux, cet air soupçonneux et désobligeant étant spécial à la région où nous sommes. "Le paysan du Nord, me dit-il, est plus sympathique et plus courtois." Je le crois sans peine.

Tout en causant, nous rentrons au château dont la cloche, au son cristallin, du haut de la tourelle effilée, vient d'égrener dans l'air le premier appel du déjeuner.

Quand je vous aurai donné en quelques lignes une description succincte du vieux château, avec son jardin et son parc, superbes et spacieux, vous connaîtrez Farges aussi bien que moi.

Mais je m'arrête ici, réservant pour une autre fois ce second croquis dont toutes les couleurs sont dé mêlées au fond de mon encrier d'un sou.

* *

Pourtant je ne saurais terminer cette première lettre sans un entrefilet qui aurait dû la commencer. La gratitude à de petites obligations qui suffisent parfois à payer de grosses dettes.

Donc je tiens à vous dire que je suis ici l'hôte de mon savant maître et ami, monsieur le docteur Doléris, qui tous les étés quitte Paris pour sa propriété de Farges où il se délasse durant deux longs mois. Son hospitalité toute généreuse et cordiale me fait goûter délicieux le séjour au milieu de sa famille. Et c'est un peu et même beaucoup à son actif si la campagne m'a entièrement détaché de la ville où j'ai peur de retourner.

Mon hommage s'adresse en même temps à l'aimable châtelaine dont nous savons apprécier les hautes qualités et dont les égards nous laissent au cœur une gerbe de précieux souvenirs.

Oh ! comme nos bouquins fermés nous semblent ennuyeux et stupides, comme les propos scientifiques nous apparaissent comme des fadeurs quand on respire les senteurs des plates-bandes fleuries ou qu'on entend les cris joyeux des enfants qui prennent leurs ébats dans les allées ensoleillées du jardin vert !

Le bonheur fait fleurir la reconnaissance et, contrairement à une phrase souvent répétée, ne rend pas oublieux.

Mes mercis vont à mes hôtes et à vous, compatriotes et amis, mes chateaux bonjours.

D. B. Cheverus

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

La vie ressemble à la mer, qui doit ses plus beaux effets à l'orage.—Mme de KRUNDER.

"Jamais," c'est le premier mot de toutes les femmes, comme "toujours" est le dernier.—ARSENÈ HOUSSAYE.



LE REV. M. DESMAZURES, P. S. S.

La nouvelle de la mort de M. l'abbé Desmazures a été une surprise pénible pour tous ceux qui l'ont connu.

M. l'abbé Adam Charles Gustave Desmazures est né le 15 janvier 1818, à Nogent sur Seine, diocèse de Troyes, (France). Il entra dans la compagnie de Saint-Sulpice, le 15 octobre 1844, et fut ordonné prêtre le 23 décembre 1848.

Il avait été, préalablement à 1844, avocat praticant dans le Barreau de France, quelques années durant.

Le 11 octobre 1851, M. l'abbé Desmazures arrivait au Canada, où il fut employé au saint ministère dans les paroisses de Saint-Jacques et de Notre-Dame.

Le vénérable défunt était bien connu et aimé à Montréal, où il a fait beaucoup de bien. Favorisé des biens de la fortune, il employa ses richesses à faire du bien aux nombreux pauvres qui recouraient sans cesse à son inépuisable charité. Tous ceux qui s'adressaient au saint prêtre étaient sûrs de trouver un cœur généreux et une bourse toujours ouverte.

Que de femmes, d'épouses et de mères lui doivent aujourd'hui d'être ce qu'elles sont. Il a contribué à l'éducation d'une foule de jeune filles qu'il a arrachées à la misère, soit en facilitant leur entrée dans les convents, soit en favorisant leur établissement.

M. l'abbé Desmazures n'était pas seulement un saint prêtre, dévoué au salut des âmes, il était encore un savant aussi modeste qu'érudit.

Il fut pendant plusieurs années professeur d'archéologie à la Faculté des arts de l'Université Laval, et ses leçons furent toujours suivies avec beaucoup d'empressement.

Tout le monde se rappelle encore ses magnifiques conférences sur l'archéologie, données au Cabinet de Lecture, et qui attiraient toujours de si grandes foules, surtout parmi la classe instruite.

Comme son divin maître, qu'il a fidèlement servi et imité toute sa vie, il a passé en faisant le bien.

Depuis plusieurs années, M. l'abbé Desmazures n'était pas d'une santé très florissante : mais ce n'est qu'au mois de juillet dernier, à la fin de la retraite annuelle des messieurs de Saint-Sulpice, qu'il a commencé à se sentir plus malade ; depuis cette époque, l'état de sa santé a toujours été des plus précaires. Le vénérable défunt a rendu sa belle âme à Dieu, mardi le 29 septembre dernier, en la fête de St-Michel archevêque, après avoir reçu toutes les consolations que la religion offre à ses enfants, au moment du terrible passage du temps à l'éternité.

Nous offrons aux messieurs du séminaire nos sincères condoléances, dans le malheur qui vient de les éprouver si cruellement.

REMERCIEMENT

A "Jean-Baptiste Duluth," de L'ECHO DE L'OUEST, Minneapolis, Minn.

Mille fois merci pour les gracieuses lignes à mon adresse dans le journal que vous m'avez fait parvenir.

Il me devait venir de bien loin cet écho d'un dernier mot sur les fêtes de Tourouvre.... Merci.

Merci surtout pour ces bonnes paroles : "Que Dieu réalise tous vos désirs, Hermance. Vous avez les sympathies des zouaves. Gardez-leur les vôtres...."

Laissez-le moi vous dire, monsieur : les grandes et nobles causes auront toujours beaucoup de mon cœur.

Merci, merci.

HERMANCÉ.